



L'ÂME DE LA RÉPUBLIQUE

Vers et depuis
une spiritualité laïque

Corentin VOISEUX

Remerciements

Remerciements chaleureux à la famille Lipinska et à toute l'équipe du Moulin d'Andé, et en particulier à Stanislas et Suzanne pour leur indéfectible soutien.

Ainsi qu'aux centaines de citoyens, d'amis, de connaissances, qui ont nourri, par le dialogue et la passion, ce vivant matériau de pensée humaine.

À Manolito pour sa précieuse contribution sur la couverture.

Ainsi qu'à mon immense amour et à la plus grande joie de ma vie.

© Corentin Voiseux, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5002-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

Prologue.....	3
L'individualité et la société.....	5
L'ordre et la liberté.....	18
Spiritualité laïque et création: quel climat culturel pour notre temps?.....	22
L'égalité, la distinction et la hiérarchie.....	31
Le peuple et le populaire.....	46
Le politique, la politique, la philosophie politique.....	50
La mort.....	72
La laïcité.....	79
La Nature.....	85
Épilogue.....	89

Prologue

« Le XXIème siècle sera spirituel ou ne sera pas »
André Malraux

Crise de la culture, de la conscience, de l'esprit, défaite de la pensée, malaise dans la civilisation, dérèglement du monde, fin des grands récits, voilà plus de trois siècles que nos penseurs documentent et décrivent de façon prolixe et avec un certain sens de la chirurgie ce qui relève d'une perte de l'essence spirituelle des peuples d'Europe, vue tantôt comme une maladie, tantôt comme un effet de cycle, souvent comme une fatalité historique.

Ce que l'on a d'abord trompeusement considéré comme une question essentiellement philosophique et artistique est devenue, par la force des événements, un sujet politique et éthique lorsque l'on parvint enfin à comprendre qu'aux tenants de notre vitalité spirituelle étaient attachés la dynamique de civilisation humaine toute entière.

Ne plus avoir d'esprit, c'était ne plus rien savoir façonner de durable, c'était aussi ne plus savoir se référer à la grandeur des choses humaines qu'en rapport avec le passé, c'était consentir, de quelques pas chaque jour, à la probable hypothèse de disparition de l'humanité. C'était enfin, ne plus accéder à aucun acte qui soit authentiquement personnel, c'est à dire libre de contrarier la marche mécanique du monde vers les vils intérêts des plus égocentrés des êtres humains.

La plupart des essais sur la perte d'esprit se contentent généralement de décrier. Ils rajoutent à la vieille plainte de la décadence européenne. Les tentatives de refondations spirituelles sur les décombres du christianisme, quant à elles, n'ont jamais fait que balbutier. Les ombres de l'anté-christ planent sur les plus ambitieuses d'entre elles. Le retour du syndrome religieux, le glissement vers des ésotérismes occultes ou sectaires traduisent cette nouvelle soif d'esprit sans recours des peuples civilisés sécularisés.

Sans recours ? Oui, car, en Europe, depuis nos chocs traumatiques totalitaires, toute croyance semble devenue suspecte, toute métaphysique prétendument impossible, toute tentative d'édification éthique apparemment isolée ou élitiste.

La voie ouverte il y a deux siècles, à l'occasion de la Révolution française, vers une spiritualité laïque et humaniste, est demeurée, quant à elle, largement inempruntée. Ses prophètes républicains, nos philosophes, y sont pour quelque chose. À un observateur étranger d'aujourd'hui, la « croyance républicaine » hésiterait entre un certain penchant athée, hédoniste et libertaire typiquement français, et une morale conservatrice ou réactionnaire de bon aloi.

Dans un cas comme dans l'autre, ces deux courants, quels que soient le nom que l'on voudra bien leur donner, ne remplissent pas la mission qui est attendue de l'esprit au XXIème siècle : redonner un sens nouveau à l'individu et au collectif.

Les anciens monothéismes, les idéologies à caractère religieux, et toute une forme composite de nouveaux commerces spirituels mal assurés voient d'un bon oeil notre stérilité à construire cette spiritualité laïque, car tous attendent l'heure d'occuper le vide.

Certaines voix s'élèvent à travers les livres pour dénigrer à la philosophie laïque la puissance suffisante pour mériter le nom de spiritualité : « Car bien que la laïcité ait excité un certain degré de ferveur presque religieuse, c'est par la nature des choses un degré faible. Si l'on habitue les enfants à ne pas penser à Dieu, ils deviendront fascistes, communistes (ou terroristes¹) par besoin de se donner à quelque chose »².

Le parti pris de ce présent écrit consiste à montrer que la ferveur de la spiritualité laïque aurait bien de quoi exciter un peuple entier, dès lors que ce peuple voudra bien se nommer « européen » et se référer d'abord à son âme dès lors qu'il cherchera son identité et sa voie.

L'objectif du présent ouvrage consistera à :

- distinguer la question spirituelle de la question religieuse.
- définir et appuyer les appels répétés depuis quelques années à l'avènement de cette spiritualité laïque.
- poser les fondements de cette spiritualité laïque et humaniste dans le concret sous la forme d'un récit, de rites, de croyances, d'un projet d'édification qui soit aussi un projet d'élévation, qui se conçoivent comme toutes les pièces essentielles d'une politique de civilisation sur un plan social, économique, politique et culturel dans le cadre républicain français et européen.

1 Rajouté par l'auteur à la citation initiale.

2 Simone Weil, L'enracinement, prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain. Paris : les Éditions Gallimard, 1949, 381 pp, Collection idées.

L'individualité et la société

Définition de la spiritualité

À la lecture du prologue, le lecteur aura tôt fait de s'interroger sur ce qui fait la distinction entre spiritualité et religion. La religiosité, issue du latin *re-ligare*, renvoie à ce qui relie les hommes entre eux et au monde : des croyances élevées au rang de dogme, des mythes, des rites, et des institutions en commun, une sensation poétique et physiologique d'appartenance au monde (le *cosmos*, en grec) et à la société humaine.

La spiritualité, quant à elle, est un terme compris différemment selon les contextes historiques ou culturels d'emploi. Le terme renvoyait historiquement à la manière dont l'homme rentrait en relation avec des figures surnaturelles ou disposait sa conscience et ses croyances pour orienter ses actes et sauver son âme après la mort. Dans le déclin de la croyance dans le jugement dernier, il désigne aujourd'hui plus simplement la quête de sens existentiel, d'espoir ou de libération, qui est souvent ramassée sous l'angle de la « quête des valeurs supérieures » pour paraphraser Nietzsche. La spiritualité est le processus de questionnement de l'homme en son sein : pour quoi agir et comment penser ? Qu'est-ce qu'une bonne vie ? Et comment atteler les moyens aux fins de cette bonne vie ?

En ce deuxième quart de XXI^{ème} siècle, ces questions méritent d'être posées, en ce que la donne humaine semble avoir réellement changé depuis la fin de la seconde guerre, et tandis que les défis qui se posent à l'humanité semblent gagner à la fois en taille et en complexité.

De manière beaucoup plus personnelle, je dirais que les réponses contemporaines à ces questions ne me conviennent pas. Mes concitoyens et amis s'abreuvent à un enchevêtrement confus de réponses de natures diverses empruntant au développement personnel, à la parapsychologie, aux occultismes, aux idéologies politiques, à la culture et à l'art, mais dans un ordre si dispersé et si intermittent, qu'il me semble impossible de leur prêter le mot de spirituel qui suppose la cohérence et la grandeur de toute une architecture de pensée.

Les réponses à ces questions coexistent donc de façon éclatée dans de nombreux champs du savoir humain. Mon ambition est avant tout de retracer mon propre itinéraire de pensée qui m'a amené à collecter des éléments épars pour reconstituer une unité de pensée cohérente et interdisciplinaire que j'ai cru bon de nommer « spiritualité laïque » en ce que le terme me semblait retracer fidèlement l'objet de ma quête personnelle que je crois partager avec de nombreux autres semblables amis humains.

Histoire de la spiritualité laïque

Longtemps, dans l'histoire humaine, les croyances et les institutions politiques étaient subordonnées au religieux. La religiosité et la spiritualité étaient largement confondues. On pensait aussi librement que possible à l'intérieur d'un cadre, ce cadre était religieux.

Les inventions du polythéisme grec et romain introduisent une première forme d'autonomie religieuse : la légitimité politique ne prend plus sa source dans Dieu, mais dans le *demos*, l'esprit se défait des dogmes, les rites s'inventent de façon païenne. L'effondrement du monde grec puis romain laissent les monothéismes seuls aux manettes de la gouvernance des âmes.

À l'époque de la Modernité, c'est à dire à partir du XVI^{ème} siècle, l'esprit s'affranchit de nouveau des dogmes religieux pour penser plus librement aux problèmes de l'homme et du monde. Les philosophes Charon, Montaigne, Descartes, Voltaire, Spinoza, souvent au prix de l'ostracisme, aventurent la pensée aussi loin que l'*espistémé*³ (la somme de savoir permise par les croyances) de leur temps et les menaces de mort le leur permettent. Ce sont, dirons-nous, les annonciateurs de la libre-pensée laïque. Annonciateurs seulement, car ils continuent à se référer à des principes religieux dès lors que la réflexion s'exerce sur la conduite éthique de l'homme ou sur sa condition et son destin dans l'univers. Leur pensée est laïque, mais leur spiritualité, que nous définirons comme précédemment, reste d'inspiration religieuse. Nous distinguons la morale, d'essence dogmatique, de l'éthique, d'essence délibérative. L'éthique est individuelle, elle va vers le principe, tandis que morale est collective et va vers le dogme.

Rousseau, lui, franchit le pas. Non seulement sa pensée est laïque, mais sa spiritualité l'est tout autant. En affirmant la légitimité absolue du peuple sur toute légitimité religieuse, en avançant le concept d'une « religion civile », il fournit à la Révolution son bréviaire qui fait voler en éclat près de dix siècles de monothéisme conquérant. C'est à partir de cet acte de naissance de la modernité politique que la spiritualité laïque voit le jour. Désormais, la réflexion sur la conduite morale de l'homme et sa condition et son destin dans l'univers vont pouvoir s'exercer en dehors du cadre religieux.

La tentative révolutionnaire française vise à refonder la politique sur un fondement extra-religieux. Parce que la religion, pensent-ils, est l'ennemie même de la libre-pensée du fait de sa nature dogmatique. Or, la liberté, pensent-ils encore, est la quête véritable de l'homme. Ils l'inscrivent donc dans la devise de leur nouvelle République aux côtés de l'égalité et de la fraternité. Ils assassinent les prêtres, confisquent les biens de l'Église, pour réduire à néant l'ancienne religion vécue comme une menace dans la fondation d'une nouvelle. Ils parlent bien de religion et non de spiritualité. Ce faisant, ils sont portés par le même élan dogmatique que l'ancienne religion qu'ils décriaient tant : « point de liberté pour les ennemis de la liberté » s'écrit Saint-Just. L'Être suprême, le nouveau Dieu des révolutionnaires inventé par Robespierre, ressemble étrangement à l'ancien Dieu des chrétiens. La naissance de la spiritualité laïque est mal née. Elle avorte.

3 Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.

Un siècle plus tard, les Républicains de la III^{ème} République ont mûri. Ils ne parlent plus de religion, ni d'ailleurs de spiritualité laïque, mais inscrivent les grands principes philosophiques de la spiritualité laïque dans le droit de l'État. La liberté de conscience constitue le plus grand d'entre eux. Le dogme des anciennes religions est remplacé par le principe de la nouvelle République. Le principe reste ouvert à la discussion critique et interprétative non seulement des professions du droit mais aussi des citoyens souverains de leur État. Il est le principe qui garantit tous les autres principes de l'État de droit républicain.

Mais République a beau se faire laïque, comme tout pouvoir politique, elle doit assumer la fonction qui relevait autrefois de la sphère religieuse : relier. Elle doit pour cela, comme n'importe quel pouvoir politique, recourir à des mythes, des rites, des institutions, et à un sentiment d'appartenance de nature émotionnelle et spirituelle. Ces mythes, ces rites, et ces institutions dépendent de la vitalité psychique de ceux qui les créent et les animent, c'est à dire des hommes. Les mythes, les rites, les institutions, sont pareils aux êtres vivants : ils peuvent se dévitaliser s'ils cessent d'être nourris par un esprit nourricier. C'est la métaphore d'une plante qui est souvent employée pour parler de la manière dont l'esprit se nourrit : par la racine. Chez l'homme, cette racine est « vers le ciel », comme dit Simone Weil, c'est à dire que c'est en poursuivant une forme d'élévation que l'esprit se revitalise.

Pour quelle raison parlerons-nous d'esprit et non de pensée ou de psychisme ? La pensée semble un acte plus fugitif. On parle d'une pensée comme d'une d'une voix intérieure qui n'est ni forcément durable, ni intrinséquement cohérente, ni ne nécessite nécessairement d'effort particulier pour émerger. L'esprit, quant à lui, nécessite durée, stabilité et effort de raisonnement, et renvoie à une forme de permanence de l'être que l'on appelle l'âme. Le psychisme, quant à lui, renvoie à toute la dynamique par laquelle l'esprit s'alimente, s'entretient, grandit ou se referme.

La première fonction de toute spiritualité laïque, avons-nous dit, est ce par quoi l'homme se relie aux autres à l'ère post-religieuse. Elle est nécessaire en tant que maintien et développement du corps social. Nous posons donc comme postulat que le niveau de spiritualité de l'homme et la cohésion sociale s'entraînent.

Sortie du religieux, déclin spirituel et atomisation sociale

Les hommes de la République, avons-nous dit, précipitent la sortie de l'ère religieuse et attaquent frontalement le pouvoir des Églises et les croyances religieuses comme autant de jougs sous lesquelles la population française est tenue. Ils défont ainsi les rites, les institutions (au sens de « ce qui est stable »), les dogmes, les mythes constitutifs de la spiritualité chrétienne de la France, jusqu'à aujourd'hui, époque dans laquelle le corpus et

la praxis religieuse se sont estompés pour une vaste majorité de la population française. C'est seulement 4,2 % de messalisants que compte aujourd'hui notre pays⁴.

Les rites de sacrement, les fêtes calendaires des jours fériés, les mouvements de jeunesse, les doctrines religieuses enseignées à l'école privée ou dans les cours de catéchisme, tout cela survit sous une forme minoritaire, de plus en plus contestée, et de plus en plus décoréllée du message institutionnel de l'Église. La France est ainsi devenue en deux siècles, le pays le plus laïque au monde.

Mais avec l'effacement du religieux, se pose la question de la construction d'un appareil symbolique nouveau à imaginer pour assurer le lien social, l'édification éthique et spirituelle tout au long de la vie de l'homme. Car le sens d'un quelconque « devoir », d'un quelconque effort envers soi-même et envers le corps social, fondements de la cohésion sociale, ne vont plus de soi, puisqu'ils ne sont plus assurés par une institution dont la mission est tout à la fois la liaison sociale des hommes entre eux et leur édification morale.

Mais, si les Français ont cessé de se référer aux monothéismes pour la conduite de leur âme, c'est aussi parce que la religion catholique elle-même a perdu énormément de sa substance, à tel point que Marcel Gauchet a pu la qualifier de « religion de sortie de la religion ». Le message catholique, y compris depuis l'arrivée d'un nouveau pape réformateur, s'est érodé, est devenu infiniment moins audible et mobilisateur qu'auparavant.

Se pose donc la question de l'institution en charge de la gestion de cette transcendance et à même d'assurer les anciennes fonctions de la religion dont l'homme ne peut se départir en ce qu'il est un animal en soif de transcendance.

Certes, la République s'est elle dotée de ses propres institutions, s'est elle imaginée des rites (le 14 juillet, le souvenir des guerres, la fête du travail, l'armistice), ou des mythes (la Résistance, la Méritocratie, la Révolution). Mais leur puissance cohésive est aujourd'hui largement questionnable. D'abord parce que l'on pourra faire valoir que ces rites sont empreints de nationalisme et que le nationalisme comme dynamique de cohésion sociale se parachève dans la guerre et dans la haine de l'autre. Parce que le grand mythe méritocratique républicain est partiellement vidé de sa puissance magique et auto-réalisatrice en ce qu'il est perçu cyniquement par ses théoriciens comme une « fiction utile ». Les grands projets d'édification éthique se limitent à quelques heures d'éducation civique dispensés au collège par des vacataires ou des professeurs d'histoire.

C'est à dire que la religion laïque de la République a très improprement su reprendre le flambeau de la transcendance humaine pour insuffler du sens, de la grandeur, du devoir de l'homme envers lui-même et envers son prochain. Elle a généré un souffle libéral sans précédent dans l'histoire humaine, mais sans qu'un souffle solidaire et éthique équivalent, générant par là un dangereux déséquilibre sociétal.

4 Emmanuel Todd, Hervé le Bras, *Le mystère français*, NRF Essais, 2012.